



Vieille branche

Quand j'étais gamin, mon grand-père avait toujours de ces formules, des expressions que lui seul utilisait, ou presque. Un peu comme le capitaine Haddock, avec la bouteille, mais le rafiote en moins. Il répétait tout le temps que l'argent ne poussait pas sur les arbres. Ah, pour ça, il avait raison ; depuis le temps, ça se saurait.

Il disait aussi qu'un arbre peut cacher la forêt. Je pigeais que dalle à l'époque, mais maintenant, j'ai plus qu'à regretter de pas l'avoir interrogé plus tôt, il m'aurait peut-être expliqué.

À la fin de l'école. Enfin, j'avais pas fini l'école, mais elle voulait plus de moi ! À mes seize ans sonnés, je me suis inscrit à la Mission locale, « pour trouver ma voie » qu'ils disaient. Tu parles. je galérais à trouver du boulot. Enfin, je trouvais pas, je cherchais seulement, ou plutôt je faisais semblant de chercher. En vrai, je traînais dans la rue. Jusqu'au jour où j'ai croisé des gars qui m'ont dit :

— Si tu veux, tu peux gagner du pognon, beaucoup de pognon, à pas faire grand-chose.

Tu parles si ça m'a branché. Enfin, branché est peut-être pas le bon mot, vu les circonstances !

Le truc était facile et il rapportait de quoi mettre du beurre dans les épinards. Ils m'ont expliqué le business :

— Pas besoin de registre de commerce ou tout le bazar. Tu as juste à refourguer au détail ce qu'on te fournit en gros.

Je vous fais pas de dessin : j'étais devenu un petit épicier, spécialisé en herbes. Si vous voyez ce que je veux dire.

Jusqu'au jour où un de mes bons copains m'a dit comme ça :

— Si tu veux vraiment te faire des couilles en or, il faut cultiver toi-même.

Il appelait ça le circuit court. Direct du producteur au consommateur. Le truc est à la mode, ils en parlent même à la télé.

— Le système pour y arriver est encore plus simple, qu'il m'a dit. Tu choisis bien ton terrain, tu plantes les pieds, tu surveilles la pousse, tu cueilles et tu revends ta récolte.

Le copain insistait qu'il fallait surtout cultiver à l'abri des regards indiscrets. Là, je me suis souvenu du grand-père, avec ses arbres et sa forêt. Alors, j'ai fait la jonction entre les deux et je me suis dit que le meilleur moyen de me planquer, c'était au milieu des bois, loin des baraques et des bonnes gens. Les renards et les sangliers allaient pas cafarder.

Oui, je vous fais pas de dessin, vous avez pigé : je me suis mis à la culture du cannabis. J'étais donc passé d'épicier à cultivateur. Après, on dira que les jeunes n'ont pas de motivation pour bosser ! Je vous vois lever les mains au ciel, parce que le cannabis, c'est pas ce qu'il y a de plus commun sous nos tropiques. Mais le vrai problème n'est pas là : des pieds aussi exotiques attirent l'attention. Et pas toujours des gens bienveillants. Je vous dis une évidence, mais ce n'est pas encore le plus grave.

Au début, j'organisais mon boulot, sans trop de grabuge. J'étais content de moi, sauf que les forestiers, eux, ont pas apprécié que je coupe les rameaux à hauteur de la ceinture. Ils se plaignaient que j'avais coupé leurs arbres, qu'ils appelaient « issus d'une régénération naturelle » et qui avaient 30 ans. Moi qui parle pas comme eux, j'ai presque le même âge et je pleure pas pour autant.

Faut comprendre : les branches des arbres faisaient de l'ombre à mes plantations, alors je les ai cisailées à la bonne hauteur pour que toutes les plantes y trouvent leur compte. La biodiversité a ses atouts, mais aussi ses revers.

Comme les bûcherons s'y connaissent en arbres, mais pas en herbes, ils se sont demandé comment la parcelle avait pu être dégagée et engazonnée... si vous voyez ce que je veux dire. Et leur chef, il a eu la fâcheuse idée d'aller questionner les poulets, qui en ont causé au procureur, qui leur a dit de se mettre en planque pour identifier le paysan en question.

Tu parles !

Pas discrets, la bagnole garée à l'entrée de la forêt et les uniformes bleus dans les arbres en bois. Mon bon copain m'avait dit de faire gaffe et il avait raison. Quand j'ai vu leur manège, je me suis méfié. On jouait au chat et à la souris. Mais la nature, elle n'attend pas, et je pouvais m'en occuper que quand les poulets étaient à la basse-cour. Enfin, dans leur caserne ! Comment voulez-vous faire tout le boulot en quelques heures et surtout la nuit ?

À propos de la nuit, j'aurais pu me faire gauler. Pour surveiller le secteur, pendant qu'ils roupillaient, ils ont installé des caméras ; vous savez les appareils que les photographes mettent pour zieuter les bestioles, même sans yeux. Sauf que là, le blaireau à voir, c'était moi. Heureusement, le bol a été de mon côté, ils n'ont vu que des ombres, mais pas mon faciès. Comme disait souvent mon grand-père : « il n'y a que les crapules qui ont de la chance ! » Merci, grand-père.

Autre preuve qu'il avait raison : comme ils avaient fait chou blanc, le proc leur a dit d'arrêter de perdre leur temps. Les forestiers étaient pas de cet avis ; ils râlaient que je piétinais leur boulot, que je faisais du tort à leur business à eux et que, s'il le fallait, ils régleraient le problème eux-mêmes. Le chef des poulets a dit : « Stop là, on s'en occupe ! »

Mon copain m'avait mis au courant de la culture, avec le terrain, les plants, la récolte, la transformation et la distribution. De la méfiance aussi. Mais pas du reste, surtout pas ce que personne pouvait prévoir.

Un soir, je m'en souviens, c'était le 13 juillet. Je croyais que tout le patelin était au bal des pompiers, les gendarmes en premier. Moi, de mon côté, je pensais être tranquille pour prendre soin de mon potager (à pas confondre avec mon pote âgé, c'est comme ça que mon grand-père voulait que je l'appelle). Je suis donc allé en forêt en chantonnant, pas la Marseillaise, mais « promenons-nous dans les bois, pendant que le loup n'y est pas... » Un air de ma grand-mère, qui me revient.

D'un seul coup... je suis sûr que vous me croirez pas. Mais, comme je vous le dis, les arbres, que j'avais sous les mirettes, se sont mis à bouger. Comme je vous le dis : un pas devant l'autre, le tronc qui suit et les branches avec ! J'avais rien bu, rien sniffé et je voyais trois chênes qui s'avançaient ; deux juste en face de moi, et l'autre, sur le côté.

Vous auriez fait quoi à ma place ? Déguerpir ? Un chêne n'a jamais mordu personne. Gueuler au fond des bois ? Un arbre n'a pas d'oreilles et les bonnes gens étaient tous au bal des pompiers.

J'étais planté là, à repenser au grand-père qui disait : « il ne faut pas juger de l'arbre par l'écorce ». D'accord, mais un arbre qui marche, tu penses même pas à regarder l'écorce. J'étais paumé et je regardais si les arbres mobiles cachaient pas, derrière eux, une forêt qui se mettrait à danser la carmagnole le soir du bal national. Ouais, ouais, souvenez-vous : l'arbre qui cache la forêt...

Et les trois arbres se rapprochaient, ils m'ont saisi par le poignet ; ils ont même sorti des menottes de leur écorce ! C'était les pandores déguisés en troncs et en branches. Ils avaient renoncé à faire guincher leurs bourgeoises chez les pompiers et ils étaient venu me fichier une gueule de bois. Vous l'aviez pas prévue, celle-là ? Ni moi ni mon copain.

Maintenant, va falloir convaincre le juge, sinon il a un autre circuit court que le mien !

© Jean-Patrick Beaufreton - 2025